

*Du même auteur*  
chez Calmann-Lévy  
LE LIVRE DES MOTS  
*L'Enfant de la prophétie*, t. I, 2005

J. V. Jones  
Le Livre des Mots, II  
**LE TEMPS**  
**DES TRAHISONS**

roman  
*traduit de l'anglais*  
par Guillaume Fournier

*Titre original anglais :*  
A MAN BETRAYED  
(Première publication : Warner Books, Inc., New York, 1996.  
Tous droits réservés.)  
J. V. Jones, 1996  
*Pour la traduction française :*  
Calmann-Lévy, 2006  
ISBN 2-7021-3668-0

*À Margaret Jones*

« Ce voyage à cheval n'arrange pas mes hémorroïdes, Finaud.  
– Ne m'en parle pas, La Bousille. Mais j'y vois quand même un avantage.  
– Lequel ?  
– Le bon fonctionnement des entrailles. Rien de tel qu'un petit galop pour aller s'accroupir derrière le buisson le plus proche.  
– Tu parles en sage, Finaud. » La Bousille marqua son approbation d'un hochement de tête tout en s'efforçant de retenir sa mule sur la piste. « Cela dit, je reste moins convaincu par ton idée de nous porter volontaires pour ce voyage vers Brennes ; je ne me doutais pas qu'on nous confierait les pires travaux.  
– Aye, nettoyer derrière les chevaux n'a rien d'enviable. Mais comme toi et moi sommes les moins gradés, cela ne pouvait tomber que sur nous. Je persiste néanmoins à m'estimer heureux de participer à cette mission. Les vieux soldats sont rarement admis à partir avec la Garde royale. C'est un grand honneur.  
– Je sais, Finaud, tu n'arrêtes pas de me le répéter. » La Bousille semblait tout de même sceptique. « J'espère seulement que les femmes de Brennes sont aussi belles et délurées que tu le prétends.  
– Elles le sont, tu peux me croire. Me suis-je jamais trompé à propos des femmes ?  
– Je dois au moins t'accorder cela, Finaud. Il n'y a pas grand-chose que tu ignores en matière de femmes. »  
Les deux hommes chevauchaient en queue d'une imposante colonne. Les cavaliers étaient près d'une centaine : soixante gardes royaux, une douzaine d'hommes de Maybor, auxquels s'ajoutaient divers domestiques et chevaux de bât.  
17 « Je crois avoir compris ce qui rend les Halcus aussi féroces, Finaud. C'est le climat ; avec ce blizzard abominable qui souffle tous les jours, il fait un froid à figer les moulages d'un marchand de chandelles.  
– Aye, La Bousille. Trois semaines de ce temps-là énerveraient n'importe qui. Dans de meilleures conditions, nous aurions déjà atteint Brennes, alors que nous ne sommes même pas encore sortis du territoire halcus. Note bien que le blizzard n'est pas la chose la plus glaciale dans les parages.  
– De quoi veux-tu parler ?  
– De messires Maybor et Baralis, tiens ! À côté de ces deux-là, le vent du nord fait penser à une petite brise.  
– Tu n'as pas tort. Depuis notre départ, ils se jettent des regards plus noirs que le capuchon du bourreau. » La Bousille dut tirer brutalement sur les rênes car sa mule s'était mise en tête de suivre son propre chemin, lequel ne coïncidait pas avec celui des autres.

« Ils ne se portent pas dans leur cœur, c'est certain. As-tu remarqué qu'ils laissent toujours au moins une longueur de tournois entre leurs deux tentes ?

– J'avais remarqué, Finaud. Sans parler du fait que Maybor parade en tête toute la journée en se prenant pour le roi, tandis que Baralis traîne à l'arrière comme un soldat blessé.

– C'est donc ainsi que vous me considérez, comme un soldat blessé ? » Les deux hommes se retournèrent, surpris, pour voir un Baralis d'une pâleur mortelle s'avancer à cheval entre eux. Le scintillement de la neige faisait briller ses yeux.

Aucun des deux gardes ne parla : La Bousille, parce que l'effroi avait manqué le vider de sa selle et Finaud, parce qu'il était suffisamment malin pour savoir tenir sa langue.

Le chancelier du roi poursuivit, un sourire menaçant au coin des lèvres : « Allons, allons, messieurs. Vous voilà soudain bien silencieux. » Sa voix splendide faisait mentir la froideur de ses yeux. « Vous, si diserts à l'instant ; dois-je comprendre que le vent du nord vous a gelé la langue ? Ou que vous commencez à regretter vos paroles hâtives ? »

Finaud vit La Bousille tout prêt à répondre ; malgré son instinct qui lui criait de se taire, il sut que, si lui-même ne disait rien, son compagnon ne ferait qu'aggraver son cas. « Mon ami ici présent est encore jeune, messire Baralis, et il a bu un peu trop de bière au petit déjeuner. Il ne pensait pas à mal ; ce n'était qu'une plaisanterie, rien de plus. »

Le chancelier réfléchit un moment, se frottant le menton de sa main gantée. « La jeunesse n'excuse pas la stupidité ; la bière encore moins. » Finaud ouvrit la bouche pour parler mais Baralis l'interrompit d'un geste. « Non, inutile de protester. Restons-en là ; je vous tiens pour mes débiteurs. » Il croisa le regard des gardes, leur laissant tout le temps de s'imprégner de la signification de ses mots. Satisfait, il poussa en avant, son manteau noir étalé sur la croupe de sa jument.

Ainsi donc, même le petit personnel du camp échangeait des ragots à son sujet ! Enfin, Baralis pouvait toujours trouver un réconfort dans l'idée que ces deux commères avaient désormais une dette envers lui. Or il avait appris depuis longtemps l'intérêt d'avoir des gens redevables dans son entourage. Cela représentait une monnaie plus précieuse que de l'or en barre. De tels personnages rendaient parfois bien service. Après tout, les gardes avaient généralement *quelque chose* à garder.

Oh, comme il faisait froid ! Transi, Baralis regrettait amèrement la tiédeur de ses appartements et le réconfort de son feu. Ses mains, surtout, le faisaient souffrir ; malgré ses gants doublés de fourrure, il sentait le vent les transpercer jusqu'aux os. Ses pauvres mains faibles et difformes, si belles du temps de sa jeunesse, aujourd'hui ruinées par sa propre ambition. Leur chair maigre, profondément marquée, ne pouvait lutter contre le vent. Une neige d'une coudée d'épaisseur couvrait le sol ; chaque nouvelle rafale en déplaçait une strate avec une précision sournoise, rendant le chemin particulièrement traître ; cela avait déjà coûté un cheval au cavalier de tête. La malheureuse créature ne s'était écartée que d'un mètre, juste assez pour se briser une patte dans un fossé dissimulé par la neige. Il avait fallu l'achever sur place.

Le convoi ne se trouvait plus qu'à une semaine de Brennes. La veille encore, il franchissait le cours de l'Emme. Chaque membre du groupe avait poussé un soupir de soulagement après la traversée du grand fleuve. L'Emme ne constituait pas seulement un danger par lui-même, il marquait surtout la fin du Halcus. La compagnie pouvait remercier sa bonne fortune pour avoir voyagé en territoire ennemi pendant dix jours sans se faire repérer ni accrocher. Seul Baralis connaissait le fin mot de l'histoire.

Le chancelier avait bien été tenté d'utiliser ses contacts auprès des Halcus pour saboter l'expédition en éliminant Maybor ; rien n'aurait pu lui faire davantage plaisir que la mort de ce seigneur bravache et vaniteux. Mais la chose était trop risquée. Une embuscade contre la colonne aurait pu facilement mal tourner, y compris pour lui-même. Non, mieux valait ne pas compromettre sa sécurité. Il existait d'autres manières moins hasardeuses de se débarrasser de Maybor.

Le seigneur des Terres de l'Est devait disparaître, c'était là chose 19 indiscutable. Une fois à Brennes, Baralis ne pourrait tolérer la moindre interférence avec ses plans. La négociation des fiançailles allait requérir autant d'intelligence que de subtilité – deux qualités dont Maybor était tristement dépourvu. Mais l'homme, surtout, représentait une menace permanente : non pas seulement contre sa vie – bien que Baralis ne doutât pas que l'autre n'attendait qu'un prétexte pour l'assassiner – mais aussi contre les fiançailles elles-mêmes. C'était sa propre fille que Maybor avait voulu marier au prince Kylock ; l'échec cuisant qu'il avait essuyé le rendrait forcément mal disposé à l'égard de la nouvelle prétendante.

Baralis parcourut la colonne d'un regard scrutateur. Il repéra l'objet de ses préoccupations à proximité de la tête, monté sur un magnifique étalon. Le seigneur était vêtu avec extravagance d'écarlate et d'argent ; même sa manière de monter trahissait l'importance disproportionnée qu'il attachait à sa personne. À cette vue, Baralis retroussa les lèvres en ce rictus méprisant qui lui était coutumier.

Il ne pouvait se permettre de laisser Maybor atteindre Brennes vivant. En tant qu'envoyé du roi, l'homme avait préséance sur lui ! La reine lui avait joué un vilain tour avec cette nomination. Il revenait pourtant au chancelier, principal artisan de l'union entre le prince Kylock et Catherine, de commander l'expédition à Brennes. Au lieu de quoi la reine l'avait nommé envoyé du prince et, ce faisant, placé sous l'autorité de Maybor.

Il ne saurait souffrir une telle indignité.

Le duc de Brennes et sa ravissante fille étaient à *lui* ; Maybor n'avait pas sa place au coin de ce feu-là. Baralis n'ignorait rien des considérations politiques ayant motivé leurs nominations, mais la reine verrait ses espérances déçues quand la nouvelle de la disparition de Maybor parviendrait aux royaumes.

La question était tranchée. Aujourd'hui, en ce glacial après-midi d'hiver où le vent du nord ululait comme une sirène des abysses, Maybor allait trouver la mort.

Melli se garda bien d'ouvrir le volet. Une tempête s'annonçait, et la mince épaisseur de bois constituerait le seul rempart entre eux et ses ravages. D'ailleurs, il n'était pas certain qu'il tienne le choc, même si Melli pensait qu'il le ferait – elle avait toujours eu de la chance dans ces moments-là. La fameuse chance des Maybor avait rendu de fiers services à sa famille au cours des siècles ; ou, plus précisément, aux hommes de la famille, qui semblaient la détourner tout entière à leur profit.

Sauf dans le cas de Melli. Elle était la première femme de la famille à se voir gratifiée de ce don si capricieux. 20 Melli colla l'œil au judas pour scruter les plaines nordiques du Halcus. D'abord éblouie par le scintillement de la neige, elle mit un moment avant de distinguer le moindre détail. Le vent, qui s'était levé depuis la dernière fois qu'elle avait regardé, faisait virevolter la neige. Il n'y avait pas grand-chose à voir : une étendue blanche sous un ciel blanc. Ces terres enneigées devaient se changer en pâturages au printemps, mais, pour l'heure, elles s'abandonnaient sans résistance aux assauts de l'hiver.

Le froid finit par lui piquer les yeux et Melli se détacha du volet. Elle reboucha le judas au moyen d'un morceau de toile cirée crasseux. En se retournant, elle surprit Jack en train de la regarder et rougit sans savoir pourquoi. Elle se passa la main dans les cheveux malgré elle. C'était ridicule, se dit-elle, qu'après avoir quitté le château et ses manières depuis si longtemps, elle eût encore ces réflexes de demoiselle de la cour. Les femmes devaient se plier à tant de règles au sein de Château Harvell : règles de conduite, d'habillement, de discours... Avec le recul, Melli comprit que toutes ces règles pouvaient se résumer à une seule : la femme devait en permanence chercher à plaire à l'homme.

Même après avoir traversé des épreuves inimaginables pour une demoiselle de la cour, Melli retrouvait sans peine les vieilles habitudes de la féminité, sa coquetterie.

Elle sourit de sa propre sottise. La voyant faire, Jack l'imita. Ses traits fins et gracieux, rendus plus séduisants encore par leur couleur hivernale, inspiraient à Melli une joie infinie. Soudain, elle partit d'un rire clair, léger, gai comme le chant d'un pinson. Le jeune homme, face à elle dans la petite hutte qui avait dû servir de poulailler autrefois, se joignit à elle.

Melli ignorait pourquoi Jack riait – elle n'en savait déjà rien pour elle-même ; sans doute parce que c'était agréable, voilà tout. Tous deux avaient traversé tant de moments désagréables.

Ils s'étaient trouvés en butte au mauvais temps depuis le début, et cela n'avait fait qu'empirer une fois le territoire halcus atteint. Ne connaissant pas la région, ils avaient rapidement perdu tout repère, sans compter qu'il leur fallait effectuer un détour chaque fois qu'ils repéraient quelqu'un. Dans son enfance, Melli avait lu des récits parlant de voyageurs capables de s'orienter d'après le soleil et les étoiles, mais la réalité s'avérait bien différente. Les récits ne disaient pas qu'en hiver le soleil et les étoiles pouvaient rester plusieurs semaines sans se montrer. Dans la journée, le ciel était bouché par les nuages ; la nuit, aux mêmes nuages s'ajoutait l'obscurité.

En conséquence, ils n'avaient aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient par rapport à Brennes ou Annis. La seule chose qu'ils savaient de manière certaine était qu'ils se trouvaient quelque part sur les terres de l'ennemi. Ils en avaient eu la preuve deux jours auparavant.

Le temps se dégradait progressivement, et Melli avait remarqué que Jack souffrait encore de sa blessure à l'épaule. Oh, il s'efforçait de le cacher – les hommes faisaient toujours ce genre de chose, dans les récits *comme* dans la réalité. Il avait pris l'habitude de porter sa besace sur l'épaule gauche afin de soulager la droite. Ils avançaient dans une neige qui leur montait jusqu'au genou, contre un vent qui les privait du peu de chaleur que leurs vêtements auraient pu conserver. Ils finirent par atteindre une ferme abandonnée. Ses précédents occupants semblaient partis depuis longtemps, et pour cause : l'endroit avait brûlé jusqu'aux poutres, ne laissant que des ruines recouvertes de neige.

Une tempête menaçait. Des nuages sombres s'amassaient à l'horizon tandis que le vent leur griffait les talons. Épuisés et transis, ils furent tout heureux de découvrir le poulailler derrière un rideau de buissons. Situé à quelque distance de la ferme, l'abri avait été épargné par l'incendie.

Melli sentit venir les ennuis quand la porte refusa de s'ouvrir et qu'elle entendit le verrou buter contre le montant. Une porte ne se verrouillait pas toute seule. D'autres avaient déjà trouvé refuge à l'intérieur. Elle croisa le regard de Jack, qui essayait d'estimer à quel point elle avait besoin de s'abriter. À découvert, leur prochaine tempête risquait bien d'être la dernière. Elle secoua légèrement la tête – mieux valait s'en aller. Un verrou tiré signifiait la présence de gens, et des gens un danger potentiel. Jack la regarda encore une seconde, prit note de son avertissement, puis tourna les yeux vers l'horizon. La tempête ondulait comme une bête prête à bondir.

Sans crier gare, il enfonça la porte d'un violent coup de pied. Le verrou céda et la porte s'écroula à l'intérieur, le gond supérieur arraché. Deux hommes se tenaient dans le poulailler, lame au poing.

Jack repoussa Melli en arrière d'un revers du bras en pleine poitrine. Elle bascula dans la neige et releva la tête

juste à temps pour s'émerveiller de la rapidité avec laquelle il avait sorti son arme. Un couteau de porcher. Melli perçut l'odeur âcre et forte de la bière ; les deux hommes avaient bu. Ils s'écartèrent prudemment, pour encercler Jack. Ce dernier se recula du seuil. Même Melli, guère experte en matière de combat, trouva le mouvement judicieux. Quand les inconnus l'attaqueraient, il leur faudrait franchir le seuil l'un après l'autre.

Le premier sortit. Lame en avant, il darda plusieurs attaques dans le vide. Jack s'abattit sur lui – impossible de décrire autrement l'action. Melli eut l'impression de le découvrir pour la première fois : il écumait de rage, sa fureur compensant son manque de compétence. Il ne se battait pas uniquement contre un homme ; dans cette lutte – que l'autre semblait voué à perdre – il affrontait également le destin, les circonstances, et peut-être lui-même. Chacun de ses coups visait quelque chose de moins réel, et pourtant de bien plus inquiétant que son adversaire.

Comme le deuxième homme s'avavançait, Melli cria un avertissement : « Jack, attention ! Derrière vous ! » Le jeune homme pivota sur ses talons ; son agresseur, sans doute effrayé par ce qu'il vit dans ses yeux, prit ses jambes à son cou. Il déguerpi maladroitement dans la neige épaisse, laissant de profondes empreintes derrière lui.

Le premier était mort, un couteau de porcher dans le ventre. Jack se redressa. Évitant le regard de Melli, il entra dans l'abri, où elle le suivit en contournant soigneusement le cadavre et le sang.

Ils n'en avaient plus reparlé depuis. Melli avait d'autres préoccupations. Jack devenait de plus en plus distant. Il se montrait toujours aussi prévenant, mais en lui résidait désormais une dureté qui ne demandait qu'à sortir. Le soldat halcus en avait fait l'expérience. En un sens, Melli se félicitait que son compagnon se soit servi de sa lame ; l'alternative était bien pire. Jack recelait en lui un potentiel de destruction beaucoup plus redoutable qu'un arsenal de couteaux.

Melli était secrètement intriguée par tout ce qui touchait à la sorcellerie. Oh, on lui avait enseigné dans son enfance qu'il s'agissait d'une chose mauvaise, que seules pratiquaient les personnes associées au diable. Son père refusait d'y croire et n'y voyait qu'un sujet de légendes, comme les fées ou les dragons ; pourtant, elle en avait entendu parler ici et là. On racontait qu'à une époque, la sorcellerie était courante dans les Terres connues et que ceux qui s'y adonnaient n'étaient ni bons ni mauvais. Jack n'en constituait-il pas la preuve ?

En fait, depuis qu'elle avait assisté à la démonstration de ses pouvoirs le jour où ils avaient échappé aux mercenaires, elle se sentait de plus en plus attirée par lui. Auparavant, il avait presque l'air d'un gamin avec son manque de confiance en lui, sa maladresse, ses longues jambes et ses cheveux longs. La puissance dans laquelle il avait puisé paraissait l'avoir rempli comme une outre. Il avait davantage de présence désormais, des gestes plus assurés ; il mûrissait vite et la sorcellerie, avec son cortège de rumeurs et d'hérésie, le paraît d'une aura à laquelle Melli résistait difficilement.

Jack avait ses défauts, cependant. Melli craignait en particulier 23 que l'amertume dont il avait fait montre durant son combat contre le soldat halcus ne s'installe durablement et ne devienne partie intégrante de son caractère.

Melli n'était plus d'humeur à rire. Elle résista à l'envie de détacher le loquet pour scruter l'horizon une fois de plus. Tous deux avaient payé ce poulailler au prix fort, et risquaient de le payer plus cher encore.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Jack lança : « Ne vous inquiétez pas, personne ne viendra. Ce soldat n'a pas pu aller bien loin, et même s'il atteignait un village, qui viendrait courir sus à l'ennemi par un temps pareil ? »

Melli se sentait responsable. Si elle n'avait pas crié avec l'inimitable accent chantant des Quatre Royaumes pour prévenir Jack, l'homme aurait ignoré leur provenance. Si elle avait tenu sa langue, le Halcus aurait pu les prendre pour des compatriotes ; bien sûr, il n'aurait sans doute pas apprécié pour autant de se voir chasser de son abri, mais ce genre d'incident arrivait suffisamment souvent dans les deux pays pour ne pas tirer à conséquence. Jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche.

Désormais, l'homme qui avait pris la fuite à travers la plaine neigeuse savait qu'ils venaient des royaumes. S'il atteignait un village, il lui suffirait de deux mots pour rameuter tous les hommes disponibles : « L'ennemi ! »

Le Halcus haïssait les Quatre Royaumes de cette haine farouche qui naît de la proximité. Voilà des siècles que les deux pays étaient voisins, mais chacun sait qu'on ne déteste rien tant que ses voisins. La guerre actuelle faisait rage depuis cinq ans, toujours pour le même fleuve si souvent revendiqué de part et d'autre ; les rives du Nestor voyaient couler presque autant de sang que d'eau. Pour l'instant, les royaumes gardaient l'avantage, ce qui renforçait encore la haine des Halcus.

« Peut-être n'a-t-il pas reconnu votre accent ? Vous n'avez dit que quelques mots. » Jack traversa le poulailler en trois enjambées pour la rejoindre.

Melli secoua doucement la tête ; Jack prit la main timide qu'elle lui tendit et ils restèrent ainsi côte à côte, à écouter le grondement de la tempête en marche. Ils se savaient piégés ; la mort les attendrait sans doute s'ils tentaient de fuir dans des conditions pareilles. Autant attendre sur place, en priant pour que personne ne vienne. Tant que la tempête soufflait, ils ne craignaient rien. Seuls des fous ou des amants désespérés se seraient aventurés au-dehors dans un blizzard pareil.

La jeune femme tenait fermement la main de Jack. Lui-même n'y mettait aucune pression particulière, ce qu'elle

se surprit à regretter. Inexplicablement, ses pensées s'orientèrent vers messire 24 Baralis, le chancelier du roi. Prenant conscience du lien existant entre le passé et le présent, elle retira aussitôt sa main. C'était le contact – un contact dont elle se souvenait encore après plusieurs semaines – qui l'excitait et la dégoûtait à la fois. La main de Baralis au creux de son dos. Les associations que l'esprit humain tissait parfois recelaient une singulière ironie involontaire. Deux hommes, tous deux possédant davantage de force que ne leur en conféraient leurs muscles... Melli se demanda si son geste avait vexé Jack. Elle n'aurait su le dire. Le jeune homme s'avérait si difficile à déchiffrer ! Et le temps passé en sa compagnie ne faisait rien pour améliorer les choses. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pensait d'elle. Jack se souciait de sa sécurité, de cela au moins elle était sûre ; la force dont il avait usé pour la repousser loin des deux hommes en attestait.

Cependant, comment la jugeait-il ? Comme une demoiselle de la cour, la fille de messire Maybor. Une femme de la noblesse au côté d'un apprenti boulanger.

Parfois, Jack s'agitait dans son sommeil. Il se retournait nerveusement dans sa couverture, les paupières closes, le visage en sueur, marmonnant des paroles inintelligibles. Deux semaines auparavant, sous le couvert d'un petit bois de pins, il avait passé une nuit particulièrement éprouvante.

Melli s'était réveillée sans savoir pourquoi. C'était l'une de ces rares nuits où le vent était tombé et où le froid se faisait moins mordant. Instinctivement, elle avait tourné la tête vers Jack. Elle avait tout de suite vu qu'il faisait un cauchemar. Ses joues se creusaient, et les tendons de son cou saillaient comme des cordes. Il s'était débattu, repoussant son manteau et sa couverture. « Non, avait-il murmuré. Non ! »

Melli, assise par terre, avait décidé d'aller le réveiller. Mais avant qu'elle puisse se lever, un cri déchirant avait brisé le silence de la nuit.

« Non ! » s'était écrié Jack.

À ce cri, la nuit et l'univers avaient paru changer de nature – gagner en netteté, en profondeur, puis devenir plus terribles. La souffrance et le sentiment d'urgence contenus dans ce seul mot avaient glacé le sang de Melli. Jack était redevenu silencieux et avait poursuivi sa nuit plus calmement, mais Melli n'avait pas réussi à se rendormir. Le clair de lune s'était assombri au cri de Jack ; il faisait un noir d'encre. Elle avait veillé tout au long de cette nuit artificielle, craignant, si elle s'endormait, de découvrir à son réveil que le monde s'était transformé.

Frissonnante, elle s'entortilla plus étroitement dans sa couverture. Jack était retourné dans son coin, où il dépouillait le bois de 25 son écorce humide. L'abri était trop petit pour y faire du feu ; de toute façon, le tirage ne pourrait pas s'effectuer avec les volets clos. Mais le jeune homme s'affairait néanmoins. Il n'aimait pas demeurer inactif.

Melli dénoua le loquet pour la dixième fois de la journée. Elle se persuada qu'elle le faisait pour surveiller l'approche de la tempête. Mais cette dernière arrivait de l'est, tandis que le regard de la jeune femme se tournait vers l'ouest. Presque aveuglée par la blancheur, elle guettait le moindre signe de mouvement dans la direction prise par le deuxième homme.

Tavalisc souleva le torchon qui couvrait le fromage et inhala profondément. Parfait. Les amateurs vérifiaient d'abord l'aspect du fromage, à la recherche de veines bleutées aussi délicates que substantielles. Il n'était pas de ceux-là ; l'odeur lui enseignait tout ce qu'il avait besoin de savoir. Le fromage bleu ne devait pas sentir la nourrice bien lavée. Non, ce mets majestueux devait puer comme un roi – un roi défunt, de préférence.

Malheureusement, tout le monde n'appréciait pas la délicate fragrance de la pourriture née des millions de spores qui proliféraient à travers le fromage virginal.

Oui, se dit l'archevêque, tout tenait à l'odeur. Âcre, irrésistible, provocante, jamais subtile. Elle devait vous saisir comme un coup de fouet dans le dos : d'abord accueillie à contrecœur, puis, lorsqu'on s'habitue à ces plaisirs particuliers, savourée pour les délices qu'elle promettait.

Tavalisc trancha dans le fromage avec des gestes de chirurgien. Son petit couteau d'argent en détacha une portion de bonne taille. La croûte une fois crevée, l'odeur se fit plus intense encore ; elle en devenait presque étourdissante. L'archevêque n'approchait jamais aussi près de l'extase religieuse que dans ces moments-là.

On frappa à la porte.

« Entrez, Gamil. » Tavalisc pouvait deviner lequel de ses différents assistants attendait son bon plaisir à leur seule manière de frapper. Et Gamil frappait de la façon la plus exaspérante qui soit, timide et impatiente tout à la fois.

« Bonjour, Votre Éminence, dit le serviteur avec un peu moins d'humilité que d'ordinaire.

– Que m'apportez-vous aujourd'hui ? » Tavalisc ne daigna pas lever les yeux de son fromage.

« Des nouvelles des plus intéressantes, Votre Éminence. Des plus intéressantes.

– Gamil, votre travail se borne à me tenir informé. Le mien consiste à décider de ce qui est intéressant. »

Tavalisc porta le 26 fromage friable à sa bouche. Le goût aigre de la pâte se répandit sur son palais. « Allons, Gamil, au fait. Ne dansez pas ainsi d'un pied sur l'autre, comme une pucelle qui n'a rien à se mettre pour le bal.

– Ma foi, Votre Éminence, vous souvenez-vous du chevalier ?

– Bien sûr que je me souviens de lui. Charmant garçon ; guère de goût pour le fouet, toutefois, si ma mémoire est bonne. » Tavalisc hésita à donner un peu de fromage à son chat.

« Votre Éminence se souvient-elle que nous l'avons fait suivre quand il est parti vers le nord ?

– Me prenez-vous pour un vieux gâteux édenté ? » L’archevêque découvrit les dents. « Je m’en souviens parfaitement. Je n’oublie *jamais*, jamais rien, vous m’entendez ? Vous seriez bien inspiré de garder cela à l’esprit, Gamil.

– Je vous prie d’accepter mes excuses, Votre Éminence. »

Tavalisc ne put résister. « J’accepte vos excuses, mais je n’oublierai pas votre impertinence. » Il coupa une part de fromage qu’il offrit à son chat. L’animal flaira la nourriture et battit précipitamment en retraite. « Poursuivez, Gamil.

– Eh bien, comme vous le soupçonniez, le chevalier s’est rendu chez Bevlin.

– Sait-on ce qu’a donné cette rencontre ? » Tavalisc, accroupi au pied de son sofa, s’efforçait d’appâter son chat avec son morceau de fromage.

« Nous le savons, Votre Éminence. L’un de nos espions est revenu en toute hâte pour nous en informer.

– En personne ? Voilà qui paraît tout à fait irrégulier. Ne pouvait-il envoyer un messenger ? » L’archevêque saisit le chat par le cou et tenta de lui enfoncer de force le fromage dans la gueule.

« Il a jugé la nouvelle d’une telle importance qu’il n’a pas osé la confier à qui que ce soit, Votre Éminence.

– Il espère une promotion, si je comprends bien.

– Je crois que lorsque Votre Éminence aura entendu ce que j’ai à lui dire, fit Gamil avec une pointe de frustration dans la voix, elle souhaitera effectivement récompenser cet homme d’une manière ou d’une autre.

– Oh, vraiment ? Quelle est cette nouvelle extraordinaire, dites-moi ? Tyren aurait-il été frappé par la foudre ? Kesmont serait-il ressuscité d’entre les morts ? Ou le chevalier lui-même serait-il en réalité Borc réincarné ?

– Non, Votre Éminence. Bevlin est mort. »

Tavalisc libéra son chat. Il se releva lentement, presque écrasé par sa propre masse, et gagna son bureau en silence. Choissant la meilleure fine qu’il y trouva, il s’en versa un verre à ras bord. Il ne lui vint pas à l’idée d’en proposer à Gamil. Ce ne fut qu’après avoir bu une solide rasade de cette forte liqueur qu’il demanda enfin : « Êtes-vous certain de ce que vous avancez ? À quel point peut-on se fier à cet homme ?

– L’espion en question travaille pour nous depuis dix ans, Votre Éminence. Sa loyauté et son professionnalisme ne sont plus à démontrer.

– Comment Bevlin est-il mort ?

– Eh bien, notre espion s’est approché de sa maison aux premières lueurs de l’aube. En regardant par la fenêtre, il a aperçu le guérisseur, mort, sur son banc. Poignardé en plein cœur. Notre homme est resté là, à surveiller de loin sans se faire voir, jusqu’à ce que le chevalier fasse son entrée ; en découvrant le cadavre, ce dernier se serait mis à battre la campagne, comme on dit.

– Battre la campagne ?

– Il aurait perdu l’esprit, Votre Éminence. D’après notre homme, il serait resté accroupi avec le mort dans les bras pendant des heures – à le bercer doucement, comme un bébé. Notre espion se préparait à partir quand le jeune vaurien qui voyageait avec le chevalier est entré à son tour. Le gamin l’a relevé, a essayé de le secouer, mais il avait à peine tourné le dos que le chevalier prenait la fuite dans le soleil couchant. Le lendemain, après avoir enterré le corps et verrouillé la maison, le gosse l’a suivi vers l’ouest. Notre espion a aussitôt regagné Rorne.

– Qui a tué le guérisseur ?

– C’est le plus étrange, Votre Éminence. Notre espion a surveillé la maison toute la nuit. Personne n’y est entré ni n’en est sorti après l’arrivée du chevalier et du gamin.

– Il n’a pas vu le meurtrier ?

– Hélas, Votre Éminence, même les espions doivent dormir. »

L’archevêque fit courir son doigt sur le bord de son verre. L’odeur du fromage, qui flottait jusqu’à lui à cause d’une fenêtre ouverte, le dégoûta soudain. Il recouvrit le plateau avec le torchon pour l’atténuer quelque peu.

« Essayez-vous de me dire que le coupable serait le chevalier, Gamil ?

– Oui et non, Votre Éminence.

– Ce qui signifie ?

– Que sa main tenait peut-être le couteau, mais qu’il n’était pas responsable de ses actes. La détresse qu’il a manifestée en découvrant le corps tend à prouver qu’il n’était qu’un complice involontaire dans cette affaire.

– Larne. » Tavalisc parla à mi-voix, davantage pour lui-même que pour son assistant. « Le chevalier s’y trouvait encore il y a moins de deux mois. Les anciens de l’île ont toujours fait montre d’une grande ingéniosité dans la poursuite de leurs objectifs. » L’archevêque retroussa les lèvres en une parodie de sourire. « Bevlin a finalement payé le prix de ses interférences.

– Les maîtres de Larne ont la rancune tenace, Votre Éminence.

– Hmm, il faut leur accorder cela. » Tavalisc se renfonça dans son fauteuil. « Une telle mesure me semble néanmoins bien vindicative. Je serais surpris qu’il n’y ait dans ce bouillon que le seul fumet.

– Comment cela, Votre Éminence ?

– Larne en sait toujours beaucoup trop long. Grâce à ses maudits prophètes, elle jouit d’un avantage injuste en matière de renseignements. Selon moi, ce vieux fou de Bevlin manigançait quelque chose qu’elle ne trouvait

guère à son goût.

– Si vous êtes dans le vrai, Votre Éminence, peut-être le chevalier sait-il quelles étaient les intentions de Bevlín ?  
»

Tavalisc acquiesça lentement. « Sommes-nous toujours sur ses traces ? »

– Oui, Votre Éminence. Je devrais savoir demain ou aprèsdemain dans quelle direction il est parti. Brennes semble la destination la plus probable pour le moment. S’il s’y trouve, nos espions nous tiendront informés de ses faits et gestes.

– Excellent. Vous pouvez vous retirer. Il faut que je réfléchisse. » L’archevêque se versa un autre verre de fine. À l’instant où son assistant atteignait la porte, il le rappela. « Avant que vous ne filiez, Gamil, pouvez-vous me rendre un petit service ? »

– Certainement, Votre Éminence.

– Fermez toutes les fenêtres et allumez-moi un feu. Il fait peut-être beau, mais je suis gelé. » Tavalisc regarda son assistant se préparer à empiler du bois dans la cheminée. « Non, non, Gamil. Cela ne va pas du tout. Vous devez d’abord débarrasser les bûches de leur écorce. Je sais que cela prend plus de temps, mais à quoi bon commencer un travail si l’on n’est pas disposé à le faire correctement ? »

Baralis compta parmi les derniers à franchir la crête. Le peu de protection dont l’avait gratifié le versant de la colline lui fut arraché, et le vent du nord le cingla derechef. Machinalement, il massa ses doigts gantés crispés sur les rênes. Le voyage ne leur valait rien de bon. Le froid agissait insidieusement sur ses articulations, les privant de leur précieuse mobilité. Une fois de plus, ses mains semblaient condamnées à payer ses agissements au prix fort.

Sa position élevée lui offrait toutefois une consolation : une vue imprenable sur l’ensemble de la colonne. Il repéra Maybor immédiatement. Sa silhouette corpulente n’était pas enveloppée de ternes habits de route, non ; même dans un voyage aussi long et hasardeux que celui-ci, le seigneur insistait pour s’habiller comme un paon. Baralis sentit un goût de bile dans sa bouche. N’étant pas du genre à cracher, il laissa l’acide rouler sur sa langue, brûlant la chair tendre. Comme il pouvait haïr cet homme !

Il fit un tour d’horizon. On apercevait des rochers sous la neige ; leurs arêtes irrégulières tranchaient sur la blancheur. La descente paraissait plus traître que la montée ; le chemin multipliait les méandres et les décrochements pour sinuer entre les rochers. Baralis vit que les hommes en contrebas choisissaient leur route avec prudence.

Le moment semblait idéal : Maybor se trouvait encore à mi-pente. Une chute de cheval à cet endroit, au milieu des rochers et des ravines, entraînerait sa mort à coup sûr. Son cou massif et velu se briserait comme du bois sec contre le sol gelé.

Baralis contempla son propre chemin. Pendant un bref instant, lui aussi se mettrait en danger. La projection qu’il envisageait réclamant une grande concentration, il pourrait avoir besoin qu’on guide sa monture à sa place.

Jetant un regard de côté, le chancelier vit Craupe, misérable, monté sur un énorme cheval de guerre, capuchon rabattu – non pas pour se tenir chaud, mais pour dissimuler ses traits. Baralis savait que son serviteur détestait chaque moment de ce voyage. Il se montrait d’un naturel farouche, en réaction à la manière dont il était traité. Seuls ou en petit groupe, les gens avaient peur de lui ; mais dès qu’ils se retrouvaient en nombre suffisant, ils se mettaient à le mépriser. Même dans ce voyage, les moqueries avaient commencé. On l’appelait « le Géant bête », ou « le Couturé ». Baralis aurait aimé calciner ces langues de vipères – ce pauvre Craupe ne méritait pas cela – mais l’heure ne se prêtait pas aux démonstrations de force.

Plutôt aux manipulations subtiles. D’un geste, Baralis appela Craupe et lui indiqua ses rênes. Le colosse les prit sans prononcer un mot ni manifester la moindre surprise. Ils se trouvaient en queue de colonne, avec les chevaux de bât pour uniques témoins.

Une fois assuré que Craupe s’occuperait de sa monture, Baralis put se consacrer tout entier à sa projection. Son regard trouva Maybor, avant de s’abaisser sur son cheval : un splendide étalon dans la force de l’âge.

Baralis puisa au fond de lui-même. Le pouvoir, si familier et si enivrant, flamboya à sa rencontre.

Il éprouva une vague de nausée, suivie d’un sentiment de perte insupportable au moment d’abandonner son corps pour pénétrer dans celui de l’animal. L’odeur âcre de la sueur de cheval lui emplit les narines. Enfin il échappait à la morsure glaciale du vent pour ne plus connaître que la chaleur.

Une chaleur palpitante, qui l’environnait de toutes parts. À travers le poil, la peau et la graisse, à travers le muscle, la moelle et l’os. La vitesse était primordiale ; le danger guettait ceux qui s’attardaient trop longtemps dans un animal. Le chancelier dépassa rapidement le ventre et ses complexités fascinantes pour remonter vers le centre. L’imposante pression des poumons se fit sentir ; il dut lutter contre leur puissante succion. Le cœur l’appelait, l’attirait par ses battements. Le reste du corps dansait à sa cadence.

Bardé de muscles, ceinturé de tuyaux, d’une force terrifiante : le cœur.

Il tomba dans le rythme de ses contractions, se fonda dans le flux et le reflux. Il s’insinua dans le creux. Un effroyable bouillonnement de sang et de pression monta à sa rencontre. Il traversa les cavités, fila le long des conduits pour enfin parvenir tout au fond. Le début d’un cycle. Il trouva ce qu’il était venu chercher : un bout de tendon coriace comme du vieux cuir, et pourtant plus fin, beaucoup plus fin que de la soie. La valvule. Il

s'avança, la prit dans le filet de sa volonté. Puis l'arracha brusquement.

Baralis se rejeta en arrière comme un sapin dans la tempête. Il faisait si froid, si clair, et puis si sombre ; le chancelier sentit l'arrière-goût amer de la sorcellerie dans sa bouche, puis perdit connaissance.

La manière dont les choses se présentaient avait tout pour plaire à Maybor. Il se trouvait à la tête d'une centaine d'hommes, en comptant les domestiques, et presque tous – à l'exception de deux personnes – lui étaient fidèles. Il lisait le respect dans les yeux de ses hommes et voyait la déférence qu'ils lui témoignaient dans tous les domaines. C'était bien naturel ; ne tenait-il pas le premier rang ? Ses hommes admiraient tout en lui, depuis son jugement jusqu'à l'élégance de son habillement. Il n'était pas fagoté de gris comme un vulgaire voyageur, non ; un grand seigneur tel que lui devait se montrer à son avantage en toute occasion. Qui sait s'ils n'allaient pas croiser quelqu'un, dans cette désolation blanche, qu'il serait bon d'impressionner ?

Le voyage entraînait certains désagréments, toutefois. Ainsi le vent, qui soufflait comme un beau diable et lui arrachait littéralement les cheveux de la tête. Le matin, Maybor trouvait souvent des cheveux sur son oreiller en se levant. L'idée de devenir chauve le terrifiait. 31 Persuadé que c'était bien la faute du vent, il avait commencé à porter une grande coiffe en peau d'ours pour se protéger. D'abord, il s'était inquiété de ce que ses hommes allaient penser en le voyant affublé d'un ornement si peu viril ; mais ensuite, il avait décidé que ce dernier lui donnait l'air d'un envahisseur légendaire d'au-delà des montagnes du Nord et se plut à croire qu'il ajoutait à son aura.

Par Borc, il avait besoin d'une femme ! Trois semaines de célibat ! De quoi pousser à la perversion un homme au caractère moins bien trempé. Pas lui, cependant. S'il ne pouvait avoir de femmes, il préférerait se soûler à mort chaque soir. Malheureusement, l'ivresse avait son prix. Ses excès de bière lui faisaient la tête lourde et douloureuse, et Maybor devait se concentrer pour se tenir en selle avec la prestance qui convenait à son rang. Pour ajouter à ses ennuis, ils progressaient sur un chemin escarpé et périlleux. Il détestait descendre lorsqu'il était à cheval. Il préférerait ne pas anticiper le danger mais l'affronter en aveugle. Toutefois, le chemin était si tortueux, si précaire, que Maybor était bien obligé de se concentrer sur ce qu'il faisait.

Ils venaient de s'engager sur une section particulièrement délicate, où ils ne pouvaient s'avancer qu'en file indienne, quand Maybor sentit son étalon s'agiter. Le moment était mal choisi pour que l'animal fasse un faux mouvement. Quelques pas de plus, et le cheval se mit à trembler et à trébucher ; il secouait la tête, allant jusqu'à tenter de désarçonner son cavalier. Sans se laisser impressionner, le seigneur tira sur les rênes de toutes ses forces. Une frénésie s'empara de la bête, qui s'élança au galop. Maybor sentait le cœur de l'animal battre follement entre ses cuisses. Il dévala le sentier de plus en plus vite, repoussant deux cavaliers hors de son chemin. Maybor, qui commençait à sentir la peur monter en lui, s'accrocha de plus belle à sa monture.

Puis soudain, en une fraction de seconde, le cheval s'abattit sous lui. Maybor fut catapulté en avant par son propre élan. Il vola dans les airs le long de la pente avant de rouler parmi les rochers et les cailloux. Une douleur explosa dans sa jambe et dans son dos. Il continua sa glissade vers un à-pic.

Il vit arriver la chute et comprit ce qu'elle signifiait. Il filait vers sa fin, une prière aux lèvres. Puis il heurta un rocher arrondi. Il rebondit dessus comme une balle et infléchit sa trajectoire. Au lieu de basculer dans le vide, il atterrit, *crac*, au beau milieu d'un buisson de ronces.

La tête lui tournait, sa jambe le faisait souffrir le martyr. Des épines s'enfonçaient dans sa chair, dangereusement près de ses parties vitales.

Puis ses hommes l'entourèrent et entreprirent de le redresser, 32 tandis qu'il s'agitait maladroitement en pestant. « Vous allez bien, messire Maybor ? lui demanda un gamin au visage niais.

– Bien sûr que non, imbécile ! Je viens de dévaler une colline ! » Deux autres soldats entreprirent de l'extraire des buissons. « Doucement, bande d'idiots. Me prenez-vous pour un os de poulet ?

– Rien de cassé, messire ? risqua l'un de ses capitaines.

– Comment le saurais-je, par Borc ! Faites venir le chirurgien. »

Le capitaine s'entretint brièvement avec un jeune soldat. « Le chirurgien attend votre bon plaisir en un lieu plus stable qu'ici.

– Vous voulez dire que ce foie jaune a trop peur pour traîner sa misérable carcasse jusqu'ici. » Maybor gifla sèchement l'homme qui tentait de dégager sa jambe des buissons. « Informez ce brave chirurgien que s'il ne descend pas sur l'heure, je pratiquerai sur lui la seule opération que je connaisse : *la castration !* » Maybor cria ces derniers mots de manière à se faire entendre depuis le haut de la pente.

En fin de compte, on le sortit des ronces pour l'allonger sur une civière. Deux soldats le remontèrent jusqu'au sentier. La colonne avait fait halte et s'affairait déjà à dresser les tentes. Celle du chirurgien fut prête en premier ; Maybor y fut conduit sans tarder.

« Alors, médecin, y a-t-il fracture ? » Le seigneur souffrait le martyr, mais n'avait aucune intention de le laisser paraître.

« Ma foi, messire, ce genre de chose est difficile à déterminer avec...

– Satanés charlatans, vous êtes bien tous les mêmes, l'interrompit Maybor. Toujours en train de tourner autour du pot, de vous abriter derrière des "peut-être". *Aïe !* » Cette exclamation ponctua l'extraction d'une longue épine fichée dans le postérieur du noble. Maybor se retourna juste à temps pour surprendre un mince sourire,

aussitôt effacé. « J'espère au moins que c'était la dernière?

– Oui, messire.

– Tu es certain de ne pas vouloir tenir une conférence pour m'en donner confirmation ? Voilà une réponse qui me paraît étonnamment directe. »

Le chirurgien se montra insensible au sarcasme. « Si mon seigneur veut bien essayer de se lever... » Il aida Maybor à se lever. À son grand étonnement, le seigneur découvrit qu'il pouvait marcher.

« C'est bien ce que je pensais, déclara le médecin. Pas de fracture. » Maybor allait lui faire remarquer qu'il n'avait jamais exprimé une telle assurance quand le médecin lui fourra dans les mains une coupe remplie d'un liquide nauséabond.

« Tenez, buvez cela », dit-il.

Maybor vida la coupe en une gorgée. La saveur lui rappela la bière aux épices de sa première épouse : douteuse, sans le caractère d'une boisson digne de ce nom. Il bâilla. « À quoi diable peut servir cet infect remède?

– C'est une potion pour dormir. Le sommeil va bientôt vous gagner. »

Maybor sentait déjà ses paupières s'alourdir. Soudain inquiet, il regagna sa civière en boitillant. Une fois allongé, il demanda : « Suis-je si mal qu'il me faille dormir, comme un vieillard sur son lit de mort ? » Les yeux de Maybor se fermèrent d'eux-mêmes. Au moment de s'enfoncer dans une torpeur sombre et tiède, il aurait pu jurer entendre le médecin répondre :

« Non, vous survivrez dans un cas comme dans l'autre. Mais de cette manière, j'aurai la paix. »